Chapitre 1

Lorsque sa vieille voiture rendit l'âme à quelques kilomètres de Las Vegas, Darcy Wallace envisagea sérieusement de rester sur place et de se laisser cuire sous le soleil implacable du désert jusqu'à ce que mort s'ensuive. Elle avait très exactement neuf dollars et trente-sept cents en poche. Et une longue route derrière elle qu'elle n'avait aucune envie de reprendre en sens inverse.

Les malheurs en série avaient commencé la veille au soir. Alors qu'elle faisait halte dans un Restoroute pour avaler un sandwich, un pickpocket avait filé avec son sac à main. Par chance, elle avait trouvé un billet froissé de dix dollars au fond d'une de ses poches. Mais ce modeste cadeau du destin était sans doute le dernier auquel elle pouvait prétendre. Car l'avenir était sans promesses et le passé définitivement barré.

Elle n'avait plus ni emploi ni logement dans le Kansas. Pas de famille non plus chez qui elle aurait pu se réfugier. Si elle avait pris la route de l'Ouest, c'était uniquement parce que sa voiture pointait dans cette direction et qu'elle était partie droit devant elle.

En quittant sa petite ville tranquille du Kansas, Darcy s'était promis de faire peau neuve, pourtant : son voyage serait une odyssée, un parcours initiatique, le début d'une nouvelle existence.

Dans les romans qu'elle dévorait depuis l'adolescence, des jeunes femmes qui n'avaient pas froid aux yeux jetaient un défi au monde et se battaient pour aller jusqu'au bout de leurs rêves, quitte à prendre le risque de tout perdre.

Aujourd'hui, l'heure était venue pour elle de refermer ses livres, d'oublier ses héroïnes, et de commencer à vivre par elle-même.

Voilà ce que Darcy s'était dit et répété en roulant vers l'ouest, tandis que sa vieille voiture avalait docilement les kilomètres. Si elle était restée à Trader's Corner, elle aurait fini par courber l'échine. Une fois de plus, elle aurait fait bravement ce qu'on attendait d'elle. Et elle se serait retrouvée prise au piège.

Voilà pourquoi, dans un ultime sursaut de révolte, elle avait quitté sa ville natale au beau milieu de la nuit, comme une voleuse. Mais après une semaine passée à rouler presque sans trêve, Darcy commençait à se demander si elle était vraiment faite pour mener une vie de risques et d'aventures. Et si elle appartenait à cette catégorie d'individus qui ne fonctionnaient bien que dirigés ? N'aurait-il pas été plus sage de rester sur les sentiers battus plutôt que de vouloir découvrir à tout prix ce qu'offrait le vaste monde ?

Avec Gerald, elle aurait eu une existence confortable : une grande villa avec piscine, une aide pour faire le ménage et des armoires pleines à craquer de tenues classiques mais élégantes. Ils se seraient échappés en hiver pour prendre le soleil sous les tropiques et se seraient reposés le week-end dans leur résidence secondaire sur la côte.

Et en échange de ce confort somme toute enviable, elle n'aurait eu à offrir qu'un peu de docilité. Tout ce

que Gerald lui demandait, c'était l'obéissance. Qu'elle renonce à ses ambitions propres pour épouser les siennes.

A priori, cela n'aurait pas dû lui coûter puisqu'elle s'était conformée toute sa vie aux exigences d'autrui. Mais étrangement, elle n'avait pas pu se résigner à abdiquer devant Gerald.

Darcy contempla les étendues de sable, de rochers et de cactus qui l'entouraient de toutes parts. Avec un soupir, elle ferma les yeux et posa son front sur le volant. Pourquoi Gerald s'était-il mis en tête de vouloir l'épouser coûte que coûte ? Elle n'avait rien de particulièrement remarquable. Son visage était quelconque ; son intelligence raisonnable. C'était toujours en ces termes, en tout cas, qu'elle avait entendu sa mère parler d'elle.

Elle avait du mal à croire qu'elle attirait Gerald physiquement. Même si elle le soupçonnait d'apprécier le fait qu'elle soit de petite taille et plutôt menue — facile à dominer, autrement dit.

Un violent frisson parcourut Darcy. Au fond, elle avait une peur bleue de cet homme.

Il était entré dans un tel état de fureur lorsqu'elle s'était coupé les cheveux sur un coup de tête ! Mais que cela plaise ou non à Gerald, elle aimait sa nouvelle coupe un peu garçonne. Et elle avait le droit de faire ce qu'elle voulait de ses propres cheveux, non ?

Jusqu'à preuve du contraire, elle n'était pas la propriété personnelle de M. Gerald Peterson. Ce n'était pas à lui de décider comment elle devait s'habiller, se coiffer, se comporter ; pas à lui de déterminer quand elle devait sourire et quand elle devait se taire.

Darcy serra les poings. Si elle tenait bon maintenant, si elle poursuivait son chemin à pied plutôt que de rentrer

tête basse, elle avait encore une chance d'échapper au destin cent pour cent domestique que Gerald avait tracé pour elle.

Si seulement elle ne lui avait pas dit dans un moment de faiblesse qu'elle acceptait de l'épouser ! Les doutes et les regrets l'avaient submergée presque instantanément. Très vite, elle lui avait rendu sa bague en lui présentant ses excuses. Mais elle aurait sans doute fini par céder quand même sous la pression si elle n'avait pas découvert qu'il l'avait manipulée. C'est Gerald qui lui avait fait perdre son emploi, Gerald qui était à l'origine de la menace d'expulsion dont elle faisait l'objet.

Il avait usé de son pouvoir et de son influence pour obtenir son consentement de force. Et il avait bien failli réussir. Affolée à l'idée de se retrouver à la rue et n'ayant personne vers qui se tourner, elle avait été à deux doigts de se rendre. Mais un dernier sursaut de dignité l'avait poussée à fuir pour tenter sa chance ailleurs.

Il faisait une chaleur insupportable dans la voiture immobilisée en plein désert. Darcy, en nage, s'essuya le front et poussa sa portière. Non, elle ne retournerait pas se réfugier auprès de Gerald. Et même si elle devait aller à pied désormais, avec moins de dix dollars en poche, elle avait récupéré une richesse inestimable : sa liberté.

Abandonnant sa valise dans le coffre, elle ne prit que le grand fourre-tout qui contenait ses possessions les plus précieuses. Puis, sans un regard en arrière pour sa vieille berline, elle se mit à marcher sur le bord poussiéreux de la route. Cette fois, c'était définitif : elle avait coupé tous les ponts.

Il ne lui restait plus qu'à découvrir ce que le vaste monde gardait en réserve pour la surprendre.



Il lui fallut plus d'une heure pour atteindre sa destination. Pourquoi continua-t-elle à suivre la Route 15, Darcy n'aurait su le dire. Au lieu de se diriger vers la zone des motels et des stations-service, elle marcha droit en direction de Las Vegas dont l'étonnante silhouette se découpait devant ses yeux fascinés.

Le soleil rougeoyant s'était couché derrière la chaîne de montagnes qui servait de toile de fond à cette oasis de couleurs insolentes, de formes spectaculaires, d'enseignes étincelantes. Darcy finit par oublier la faim qui la tenaillait depuis le matin. Elle aurait pu s'arrêter pour se restaurer, se reposer, boire un peu d'eau. Mais elle trouvait une certaine satisfaction à poser tout simplement un pied devant l'autre, tout en gardant les yeux rivés sur les constructions démesurées qui découpaient sur l'horizon leurs profils insolites.

Las Vegas… Elle imaginait une ambiance déchaînée, une atmosphère où tout n'était qu'érotisme, passion du jeu, triomphe et désespoir, cynisme et perdition. Les hommes auraient le regard dur, les femmes pousseraient des éclats de rire hystériques. Dans un de ces hauts lieux du vice, elle trouverait un emploi et elle serait aux premières loges pour assister au spectacle.

Elle avait tellement hâte de voir, de vivre, d'expérimenter ! Elle voulait la foule et le bruit, le sang chaud et les nerfs d'acier. Tout en elle aspirait à découvrir un univers radicalement opposé à celui qu'elle avait connu depuis l'enfance. Darcy posa la main sur le fourre-tout qui contenait ses manuscrits et sourit.

Quelque part, dans une petite chambre qu'elle loue-

rait à Las Vegas, elle écrirait en prenant pour sujet ses nouvelles expériences. A demi-morte d'épuisement, elle trébucha en montant sur un trottoir. Gênée, elle reprit son équilibre et regarda autour d'elle. Les rues étaient noires de monde, pleines de gens qui semblaient savoir où ils allaient. Même si le crépuscule tombait à peine, les lumières de la ville clignotaient déjà, lançant leur invite au jeu et au plaisir.

Des familles entières se pressaient autour d'elle. Les pères en short, avec leurs jambes nues rougies par le soleil implacable du désert ; des enfants aux yeux écarquillés, des mères éblouies, à l'allure surexcitée.

Malgré sa fatigue, Darcy avait conscience d'ouvrir, elle aussi, des yeux comme des soucoupes. Abasourdie, elle errait sans but, sidérée de découvrir un sphinx immense, des villas florentines, un palais des Doges au cœur du désert, la statue de la Liberté égarée loin de New York. Aveuglée par les néons, fascinée par la danse des fontaines en Technicolor, elle se sentait comme Alice, perdue dans un pays des merveilles en version résolument adulte.

Portée par la foule, elle se trouva devant deux tours jumelles, blanches comme la lune et réunies par un pont incurvé. Autour de ce saisissant bâtiment déferlait un océan de fleurs, sauvages, colorées, exotiques. Une cascade chutait de terrasse en terrasse pour finir sa course dans un bassin.

Gardant l'entrée du pont, se dressait une immense statue d'Indien, chevauchant un étalon en or. Son visage et son torse étaient en cuivre. Darcy le trouva magnifique, avec sa coiffure de guerrier et sa lance brandie. Elle aurait été prête à jurer que les yeux sombres de la statue étaient vivants et rivés sur elle. Le regard mystérieux de

l'Indien la mettait au défi de se rapprocher, d'entrer, de tenter sa chance.

Les jambes flageolantes, le ventre vide depuis la veille, Darcy pénétra dans l'immense casino-hôtel le Comanche. L'air climatisé l'enveloppa d'un coup d'un manteau de fraîcheur bienvenue. Le hall d'entrée était de dimensions vertigineuses et carrelé dans des tons audacieux d'émeraude et de saphir. Darcy en eut le vertige. De grands cactus et des palmiers luxuriants dans d'immenses pots en cuivre transformaient l'espace en une sorte de serre géante. Partout des arrangements floraux étaient disposés sur des tables gigantesques. Et les lys dégageaient une odeur si merveilleuse que les yeux de Darcy se remplirent de larmes.

Une cascade d'eau claire ruisselait le long d'un mur pour se déverser dans un bassin où évoluaient d'étranges poissons multicolores aux couleurs fluorescentes. De sa vie, Darcy n'avait vu autant d'audace, de splendeur, de luxe exhibé. Le bâtiment abritait de nombreuses boutiques qui proposaient en vitrine quelques pièces d'allure aussi coûteuse que les grands lustres en or et en cristal qui éclairaient la galerie. Darcy observa un instant le manège d'une élégante femme blonde entre deux âges qui évaluait les avantages comparés de deux colliers en diamant, comme d'autres hésiteraient sur le choix d'une lessive.

Darcy porta la main à la bouche pour réprimer le fou rire qui menaçait de monter. Ce n'était pas le moment de se faire remarquer. S'il y avait un endroit au monde où elle n'avait pas sa place, avec ses neuf dollars et trente-sept cents en poche, c'était bien ici, dans ce palais des

Mille et Une Nuits où le dieu Argent régnait en maître incontesté.

Suivant le mouvement de la foule, elle se laissa porter par le flot. La tête lui tourna lorsqu'elle entendit l'étrange musique qui émanait du casino. Il y avait le son métallique des pièces tombant les unes sur les autres, des tintements de cloches, des bourdonnements, des sons électroniques, des rires, des exclamations de dépit et des cris de triomphe.

Darcy sentit monter en elle une bouffée d'excitation si intense qu'elle en oublia la faim, la fatigue, le vertige. Il y avait des machines à sous partout, étranges personnages en métal avec des visages mouvants où tournoyaient les formes et les couleurs. Les gens s'agglutinaient autour, les uns debout, d'autres perchés sur des tabourets. Tous avaient à la main des gobelets en plastique d'où ils tiraient fébrilement des pièces pour nourrir les bouches avides des machines. Sous l'œil intrigué de Darcy, une des joueuses actionna un bouton rouge, attendit que les figures cessent de tourner, puis poussa un grand cri de joie lorsqu'une triple barre noire s'afficha au centre. Avec un son musical, la monnaie se déversa dans une sorte de bol en argent.

Darcy ne put s'empêcher de sourire.

Elle aimait la folle gaieté qui émanait de cet endroit. Ici, la vie semblait tourner en accéléré, dans un délire continu. Tout devenait possible, le pire comme le meilleur.

Elle n'avait jamais joué de sa vie — pas de l'argent, en tout cas. L'argent, dans le milieu d'où elle venait, était la récompense du labeur. Et on ne le dépensait qu'à bon escient.

Alors pourquoi Darcy avait-elle déjà la main sur les

quelques billets qui lui restaient en poche ? « C'est le moment ou jamais, non ? » songea-t-elle sans parvenir à réprimer tout à fait le fou rire qui lui montait aux lèvres. A quoi d'autre lui serviraient ses neuf dollars et trente-sept cents ? Elle pouvait les investir dans un repas, bien sûr. Mais une fois la nourriture avalée, que lui resterait-il ?

La tête vide, les oreilles sifflantes et bourdonnantes, Darcy allait et venait, observant les humains face à leurs vis-à-vis en métal. Tous ces gens riaient, s'amusaient, démystifiaient l'argent en le jetant joyeusement dans les gueules avides des machines. N'était-ce pas pour atteindre à cette même légèreté qu'elle avait quitté le Kansas ? Parce qu'elle voulait jouer son va-tout ? Se mettre en situation de tout perdre ?

Ce fut alors qu'elle la vit : la machine la plus grande, la plus étincelante, la plus haute de toutes. Des étoiles et des lunes stylisées figuraient sur sa face. Le levier qu'il fallait actionner était presque aussi gros que son bras et se terminait par une boule rouge étincelante.

Le mot « Jackpot » apparaissait, écrit en lettres clignotantes. Et des points rouges défilaient sur une bande noire. « 1 800 079,37 dollars », lut-elle. Quelle somme étrange ! De nouveau, Darcy effleura l'argent qu'elle avait encore en poche. Et découvrit avec stupéfaction que la somme qu'elle possédait correspondait aux trois derniers chiffres du jackpot.

Et si c'était un signe ?

Darcy s'approcha et dut s'y prendre à deux fois pour lire le mode d'emploi. Il lui fallait jouer au moins trois dollars si elle voulait avoir une chance de gagner le jackpot. Avec un dollar, elle n'aurait rien, même si elle parvenait à aligner les lunes et les étoiles sur trois rangs.

« Lance-toi, prends le risque ! » chuchota une drôle de voix à son oreille. Une autre, plus sévère — plus familière aussi — riposta aussitôt : « Ne sois pas ridicule. Tu crois que c'est le moment de gaspiller le peu qui te reste ? »

« Allez, murmura la voix séductrice. Laisse-toi vivre, pour une fois. Qu'est-ce que tu attends ? »

— Je ne sais pas, marmonna Darcy. Et je suis fatiguée d'attendre, de toute façon.

Avec la sensation étrange de flotter, elle sortit ses derniers billets de sa poche.

Sans quitter la salle de casino des yeux, Robert MacGregor Blade griffonna ses initiales sur une reconnaissance de dette qu'un des caissiers venait de lui présenter. L'homme assis à une des tables où la mise était de cent dollars perdait avec une évidente mauvaise grâce.

Mac fit discrètement signe à un des agents de sécurité habillés en smoking.

— Gardez-le à l'œil, O.K. ? Je pense qu'il ne va pas tarder à nous créer des ennuis.

— Je m'en occupe, monsieur.

Repérer les fauteurs de trouble potentiels et prévenir les coups d'éclat était aussi naturel pour Mac que de prendre une douche le matin en se levant. Fils et petit-fils de joueur, il était quasiment né dans une salle de casino. Et si son grand-père, Daniel MacGregor, n'avait pas amassé son immense fortune dans les maisons de jeux, il avait réalisé ses coups de poker en affaires, en rachetant des sociétés en perte de vitesse ou en pariant sur des projets qu'il jugeait révolutionnaires. L'immobilier avait été le premier amour de Daniel. Et à présent encore,

à quatre-vingt-dix ans passés, il continuait à acheter, à vendre, à développer et à préserver, comme il l'avait fait sa vie durant.

Quant aux parents de Mac, ils avaient fait connaissance sur un casino flottant, quelque part en mer, au large des Bahamas. A cette époque, Serena, sa mère, faisait ses débuts dans la vie active en travaillant comme croupière à bord d'un casino. Son père, lui, était un grand habitué des tables de black-jack. Entre Serena MacGregor et Justin Blade, l'amour avait tout de suite été au rendez-vous. Même s'ils avaient été furieux de découvrir que ce n'était pas le hasard qui les avait mis en présence. C'était Daniel, grand romantique devant l'Eternel, qui avait orchestré leur rencontre. Un exploit dont l'incorrigible vieillard ne manquait d'ailleurs jamais de se vanter.

Lorsqu'il avait rencontré sa mère, son père avait déjà créé son premier Comanche, à Las Vegas. Et il avait également monté un second casino à Atlantic City. Serena était devenue son associée dans un premier temps. Puis, très vite, elle avait partagé aussi son lit, son nom et sa vie.

Mac était l'aîné des quatre enfants de Justin et de Serena. Né à Atlantic City, il savait gagner aux dés avant même de connaître ses tables de multiplication. Aujourd'hui, à trente ans, il avait l'entière responsabilité du Comanche de Las Vegas. Depuis quelques années, ses parents lui laissaient quasiment carte blanche pour diriger l'établissement.

Mac adorait son métier et son casino-hôtel faisait partie de ceux qui tournaient le mieux à Las Vegas. Tout comme son grand-père et son père, il jouait pour gagner, mais il ne trichait jamais. Pour les MacGregor comme pour les Blade, l'honnêteté avait toujours été la règle d'or.

Mac sourit lorsqu'une jeune cliente qui jouait à une table où la mise s'élevait à cinq dollars poussa un cri de victoire en faisant un black-jack. Parmi tous les clients présents ce soir-là, quelques-uns sortiraient avec les poches plus pleines qu'ils ne les avaient en entrant. Mais la majorité d'entre eux repartiraient perdants. La vie est un jeu où rien n'est acquis d'avance. Et le casino avait toujours l'avantage.

Vêtu avec l'élégance recherchée que requéraient ses fonctions, Mac déambulait avec aisance dans le casino. De ses ancêtres comanches, il avait hérité le teint cuivré et la chevelure d'un noir de jais. Il avait un visage mince, aux pommettes saillantes, à l'expression toujours un peu énigmatique.

Le côté écossais de son hérédité apparaissait dans le bleu pur de ses yeux. Il ne manquait jamais de prendre le temps de saluer un habitué ou d'échanger un sourire. Mais il ne se perdait pas en bavardages inutiles. Silencieux, presque félin, il était toujours en action, toujours en mouvement.

— Monsieur Blade ?

Il s'immobilisa lorsque l'une des hôtesses chargées de tourner dans la salle lui fit signe de l'attendre.

— Oui, Sarah ?

— J'ai remarqué une jeune femme bizarre, près des machines. Elle est plantée devant la grande, la progressive. Ses vêtements sont froissés, comme si elle ne s'était pas changée depuis deux ou trois jours. Elle a le regard un peu fixe et les mains qui tremblent. Une droguée, peut-être… Ça fait un moment qu'elle marmonne en fixant la machine, comme si elle attendait une révélation. Je

me demande si je ne devrais pas aller chercher un des portiers ?

Mac secoua la tête.

— Laissez, je vais jeter un œil.

— Elle est toute pâle, toute perdue. Ce n'est pas une prostituée, ça c'est clair. Mais soit elle est très malade, soit elle a absorbé Dieu sait quelle substance hallucinogène.

— Ne vous inquiétez pas, Sarah. Je m'en occupe.

Renonçant à gagner l'ascenseur privé qui reliait la salle de casino à son bureau, au premier étage, Mac rebroussa chemin et se mit à la recherche de la jeune toxicomane en question. Son personnel de sécurité était formé pour régler discrètement ce genre de problème, mais il mettait un point d'honneur à intervenir personnellement chaque fois qu'il en avait le temps et l'occasion.

A quelques pas de là, Darcy était en train de glisser ses trois derniers dollars dans le ventre de la bête clignotante.

— Tu es folle, folle à lier, murmura-t-elle en récupérant son ultime billet de un dollar que la machine venait de recracher.

Elle le lissa soigneusement et, malgré le cri de protestation horrifiée qui s'élevait en elle, le glissa de nouveau dans la fente prévue à cet effet. Elle avait sans doute perdu la tête, mais qu'y avait-il de plus excitant que de commettre enfin un acte totalement déraisonnable ?

Darcy ferma les yeux, prit trois profondes inspirations, puis agrippa la boule d'une main tremblante.

Et tira.

Des étoiles et des lunes se mirent à tourner et à danser devant ses yeux. Les couleurs se brouillèrent, une petite

musique aigrelette s'éleva. L'absurdité de la situation la fit sourire. Les formes défilaient ; sa tête tournait ; sa vie était suspendue à un fil. Et tout ce mouvement semblait ne jamais devoir prendre fin.

Le sourire de Darcy s'élargit lorsque les différents symboles commencèrent à se stabiliser à leur place définitive. « Comme c'est beau », songea-t-elle, stupidement ravie.

Les étoiles clignotaient ; les lunes brillaient. Chaque fois que les contours se brouillaient et menaçaient de se confondre, Darcy clignait furieusement des paupières pour rajuster sa vision. Elle ne voulait pas rater une seule seconde du spectacle. Les rouleaux tournaient de plus en plus lentement. Des alignements se formaient. Nets et géométriques, comme si le même motif se répétait à l'infini.

Se sentant vaciller, Darcy dut se retenir en posant la main sur la machine. Au moment précis où sa paume entra en contact avec le métal, le tourbillon de lunes et d'étoiles cessa. Et ce fut l'explosion.

Au premier hurlement de sirènes, elle se rejeta en arrière. Au sommet de la machine, des lumières se mirent à danser un sabbat infernal. Puis il y eut un roulement de tambour, comme une proclamation de guerre, le tout souligné par des coups de sifflet et des tintements de cloche. Autour d'elle, régnait une agitation sans pareille. Tous les autres joueurs convergeaient dans sa direction en criant et en gesticulant.

Les jambes coupées, Darcy demeurait figée sur place. Quel acte monstrueux avait-elle bien pu commettre pour déchaîner un tintamarre pareil ?

— Nom d'un chien, elle a décroché le gros lot, la petite !

Quelqu'un la prit par les épaules et l'entraîna dans une danse endiablée. Incapable de respirer, elle se débattit faiblement. Autour d'elle, les gens poussaient, tiraient, lançaient des exclamations dont elle ne parvenait pas à capter le sens. Les visages devant elle se brouillaient et se déformaient, une masse de corps inconnus l'acculaient peu à peu contre la machine.

Darcy suffoquait. Un océan furieux roulait dans sa tête, un marteau frappait dans sa poitrine.

Mac dut se frayer un chemin parmi la foule surexcitée avant de découvrir enfin sa cliente à problèmes. C'était un tout petit bout de fille, frêle comme un roseau, qui semblait à peine avoir atteint l'âge légal pour entrer dans un casino. Ses cheveux couleur caramel avaient été coupés par une main inexperte et une frange trop longue tombait sur une paire d'yeux immenses à l'expression sidérée. Elle avait un visage pointu de lutin, d'un blanc presque cireux.

Ses vêtements en coton paraissaient effectivement fatigués par une nuit passée dans le désert. Mac lui prit le bras et la sentit trembler. La fille n'était pas droguée, non. Juste terrifiée.

Luttant pour ne pas tomber, Darcy leva les yeux vers le nouveau venu. Elle reconnut le guerrier Indien qui gardait l'entrée du casino et son cœur malmené fit un grand bond dans sa poitrine. Elle songea confusément que son sort reposait entre ses mains, qu'il revenait à cet homme de la sauver une fois pour toutes ou de l'achever définitivement.

— Je regrette d'avoir provoqué ce… ce tintamarre, bredouilla-t-elle faiblement en rassemblant ses dernières forces. Qu'est-ce… qu'est-ce que j'ai fait, au juste ?

Mac eut un léger sourire. Cette fille-là n'était peut-être pas une lumière. Mais elle était clairement inoffensive.

— Ce que vous avez fait ? Vous avez juste touché le jackpot, mademoiselle.

— Ah…

Et elle tomba inanimée.

Darcy se réveilla avec une merveilleuse sensation de douceur sous la joue. De la soie, comprit-elle. Un merveilleux satin de soie, comme la chemise de nuit qu'elle s'était achetée un jour dans un accès de folie, en sacrifiant d'un coup deux semaines entières de salaire. Mais elle n'avait jamais regretté son moment d'extravagance.

Elle soupira de plaisir.

— Allez… encore un petit effort. Revenez parmi nous… vous n'êtes plus très loin.

— Pardon ?

Darcy cligna des paupières, éblouie par le rayon de lumière d'une lampe au pied incrusté de pierres précieuses. Croyant à un mirage, elle referma les yeux.

Mac passa une main sous la tête de la jeune femme et la souleva pour porter un verre d'eau à ses lèvres.

— Pardon ? marmonna-t-elle encore.

— Vous vous répétez. Buvez donc un peu d'eau, ça vous aidera à émerger.

Darcy avala docilement une gorgée de liquide, les yeux rivés sur la main d'homme aux longs doigts hâlés qui tenait le verre. Elle découvrit qu'elle était allongée sur un lit. Un lit immense, digne d'une reine, avec un couvre-pied de soie.

Elle tourna un regard méfiant vers l'homme qui se tenait penché sur elle.

— Je croyais que vous étiez le grand guerrier Indien de l'entrée, admit-elle tout bas.

Il sourit.

— Vous n'étiez pas si loin du compte.

Reposant le verre, il s'assit sur le bord du lit. Vaguement inquiète, elle se déporta sur le côté opposé du matelas.

— Je suis Mac Blade, le directeur du Comanche.

— Darcy. Darcy Wallace, se présenta-t-elle à son tour. Pourquoi suis-je ici ?

— J'ai pensé que vous seriez plus confortablement installée que sur le sol du casino. Vous vous êtes évanouie.

— Moi ?

Mortifiée, elle ferma les yeux.

— Oui, je me souviens, maintenant. Je suis désolée.

— Vous aviez de bonnes raisons de perdre connaissance. C'est même une réaction assez courante lorsqu'on gagne d'un coup près de deux millions de dollars.

Elle écarquilla ses prunelles d'ambre et porta la main à sa gorge.

— Euh… excusez-moi, je n'ai pas encore la tête très claire. Vous dites que *moi* j'ai gagné près de deux millions de dollars ?

— Vous avez mis l'argent, vous avez tiré le levier et vous avez eu le jackpot.

Elle était toujours aussi pâle. Comme une petite fée anorexique, songea Mac, vaguement attendri.

— Vous aurez des papiers à signer, bien sûr. Mais nous réglerons les questions financières demain, trancha-t-il. Souhaitez-vous voir un médecin ?

— Non, c'est inutile. Je suis juste un peu… je ne sais

pas comment dire. J'ai du mal à réfléchir clairement. La tête me tourne tellement.

Se découvrant des instincts de soignant qu'il ignorait posséder, Mac la souleva pour arranger les oreillers dans son dos.

— Souhaitez-vous que j'appelle un de vos proches pour qu'il vienne partager la bonne nouvelle avec vous ?

— Non, surtout pas.

La violence de son refus surprit Mac. Mais il ne fit aucun commentaire.

— Comme vous voudrez.

— Je ne connais personne ici, précisa-t-elle plus calmement. Je suis de passage, en fait. Hier soir, on m'a volé mon sac dans l'Utah. Et ma voiture est tombée en panne à quelques kilomètres de Las Vegas. Je crois que c'est la pompe à essence, cette fois.

Mac réprima un sourire amusé.

— J'imagine que c'est une possibilité, en effet. Et comment avez-vous fait pour arriver jusqu'ici ?

— J'ai marché droit devant moi et je me suis retrouvée chez vous. Enfin… je crois.

Elle avait du mal à se souvenir de son parcours exact, en vérité. Peut-être avait-elle erré longuement dans la ville avant d'atterrir dans ce casino. Il y avait tant de choses à voir dans ce lieu étrange.

— Il me restait neuf dollars et trente-sept cents en poche, précisa-t-elle.

— Et vous les avez mis dans une machine à sous ? s'exclama Mac en se demandant s'il avait affaire à une folle ou à une joueuse hors pair. En tout cas, vous n'avez pas perdu votre soirée. Votre capital s'élève désormais à

un million huit cent quatre-vingt-neuf dollars et trente-sept cents.

— Oh, mon Dieu.

Enfouissant son visage dans ses mains, Darcy fondit en larmes. Mac était issu d'une famille où l'élément féminin était bien représenté : voir une femme pleurer ne l'avait jamais perturbé outre mesure. Il resta tranquillement assis là où il était et la laissa sangloter tout son soûl.

Drôle de fille, malgré tout. Lorsqu'il l'avait soulevée dans ses bras, elle lui avait paru plus légère, plus fragile qu'un enfant. Mais d'après le récit qu'elle venait de lui faire, elle avait marché sur des kilomètres dans le désert, sous le soleil implacable de fin de printemps. Puis elle avait pris le risque de jouer ses derniers dollars, alors qu'elle n'avait manifestement rien pour assurer ses arrières.

Soit cette fille avait une force intérieure rare, soit elle était complètement cinglée. Quoi qu'il en soit, elle avait joué gagnant. Elle était riche, désormais. Et il lui incombait — au moins temporairement — de veiller sur elle.

— Je suis désolée, murmura-t-elle en s'essuyant le visage avec les mains. Je ne pleure jamais d'habitude. Je ne sais pas ce qui m'a pris.

Elle accepta le mouchoir qu'il lui tendait avant d'enchaîner avec un sourire gêné :

— Je suppose que je devrais me lever, réagir, me secouer un peu… Mais je ne sais pas très bien par où commencer, admit-elle en tournant vers lui son joli visage chiffonné.

— Et si nous commencions par le commencement ? Depuis quand n'avez-vous rien mangé, Darcy ?

— Hier soir. Ce matin, je me suis acheté une glace, mais elle a fondu avant que j'aie eu le temps de la terminer.

— La première chose à faire, c'est de vous alimenter… Je vais vous commander un repas, annonça Mac en se levant. Il vous sera servi en bas, dans le salon. En attendant, pourquoi ne pas prendre un bain et essayer de vous détendre ?

Elle se mordit la lèvre.

— Je n'ai pas de vêtements, j'ai laissé ma valise dans le coffre de ma voiture… Oh, mon Dieu, mon sac ! Je l'avais emmené.

— Je l'ai ici.

La voyant de nouveau livide, il souleva l'espèce de besace qu'il avait placée près du lit.

— C'est ça ?

Elle ferma les yeux de soulagement.

— Oui. Je vous remercie… J'ai eu peur qu'il ne soit perdu. J'ai l'équivalent d'une année de travail, là-dedans.

— Tout est là, vous voyez. Et vous trouverez un peignoir dans la salle de bains.

Darcy s'éclaircit la voix. Même si cet homme avait fait preuve d'une grande gentillesse à son égard, elle n'avait pas à s'attarder avec un parfait inconnu dans une chambre luxueuse aux plafonds décorés de miroirs.

— Je vous remercie. Mais je ne peux pas rester ici indéfiniment. Il faut que je trouve à me loger pour la nuit. Si vous pouviez juste m'accorder une petite avance et m'indiquer un hôtel…

— Parce que celui-ci ne vous convient pas ?

— Celui-ci quoi ?

— Cet hôtel, répéta Mac avec une patience qu'il jugea admirable. Et cette suite.

— Elle est absolument magnifique.

— Alors mettez-vous à l'aise. Cette chambre vous est offerte pour la durée de votre séjour.

Darcy se redressa en sursaut.

— *Offerte ?* A moi ? Vous voulez dire que je peux rester ici ?

— C'est une tradition, dans cette maison. Nous accueillons gratuitement les gros parieurs. Ce qui est indiscutablement votre cas.

— Mon cas ?

— La direction espère que vous remettrez une partie de vos gains en circulation en les dépensant dans nos boutiques et à nos tables de jeu. Votre chambre et vos repas sont à notre charge, en revanche.

Darcy balança ses jambes hors du lit et se leva lentement.

— Vous voulez dire que je bénéficie de tout ce luxe gratuitement parce que je viens de vous coûter deux millions de dollars ?

Le sourire de Mac se fit redoutable.

— En vous retenant ici, je me donne une chance d'en récupérer une partie.

Debout devant lui, Darcy fut de nouveau saisie de vertige. Mais d'une autre nature, cette fois. Elle n'avait jamais vu un homme pareil. Il était beau comme un héros de roman.

— Cela me paraît fair-play, en effet. Je vous remercie pour tout, monsieur McBlade.

Il serra la main qu'elle lui tendait.

— Pas McBlade, non. *Mac.* Mac Blade.

— Oh, excusez-moi. Vous devez me prendre pour une idiote. J'ai l'impression de me comporter en parfait zombie depuis que je suis arrivée à Las Vegas.

— Vous vous sentirez mieux une fois que vous serez

reposée et restaurée. Retrouvez-moi dans mon bureau demain matin à 10 heures. Et nous reparlerons de tout cela calmement.

— Dans votre bureau, oui… Entendu.

— Las Vegas vous souhaite la bienvenue, mademoiselle Wallace, lança-t-il par-dessus son épaule en descendant la volée de marches qui menait dans le salon.

— Merci.

Darcy le suivit et demeura bouche bée en découvrant le décor dans les tons émeraude et saphir, les boiseries en ébène, les bouquets et les plantes exotiques.

— Monsieur Blade ? cria-t-elle.

— Oui ?

Il se retourna, leva les yeux et songea qu'elle avait l'air d'une enfant perdue — un agneau égaré parmi les loups.

— Que vais-je faire de tout cet argent ?

Il sourit, non sans une pointe inattendue de tendresse.

— Les idées viendront, vous verrez.

Darcy le vit actionner un bouton, et une porte coulissante en cuivre s'écarta sans bruit. Un ascenseur privé, comprit-elle. Restée seule, elle se laissa tomber assise à même le sol et se pinça le bras à plusieurs reprises. Si c'était un rêve ou une hallucination due au soleil du désert, elle n'avait qu'une envie : que le mirage ne se dissipe jamais.

En vérité, elle n'avait pas seulement pris la fuite. Elle venait de trouver la liberté, définitivement.